

ne peut rendre, tantôt élégamment jetés sur l'épaule et découvrant des jambes pittoresques entourées de ficelles, et tantôt remontés par-dessus le nez jusque sous les yeux que protège l'ombre du chapeau, en manière de strict incognito. Ces messieurs sont des Pulgadores, la renommée de Burgos. Leur industrie est la mendicité, il paraît qu'elle n'est plus aussi florissante qu'autrefois, mais enfin ce qu'il en reste suffit encore pour donner une haute idée de la ville à l'étranger.

Ils travaillent toute la journée, dans les rues, sur les ponts, sous les portes, et même aussi le soir dans les rues écartées, mais ce genre d'opérations est un travail d'extra auquel se livrent les moins paresseux ou les plus chargés de famille. Dans ce travail nocturne au lieu de laisser le client se fatiguer à fouiller dans ses poches lui-même, les Pulgadores prennent toute la peine pour eux, ils explorent les poches de leurs propres mains et ne craignent pas de se charger ainsi des vêtements parfois très lourds de leur clientèle.

Les meilleures places de Pulgadores, celles qui doivent s'acheter comme des charges d'agents de change à Paris, sont celles de mendiants de la cathédrale. Cela reste dans les familles et se transmet de père en fils ou de mère en fille ; un jeune homme né dans une famille de Pulgadores de la cathédrale est sûr de son avenir, une fois son éducation terminée, sa place est toute prête. Dans nos temps incertains et tourmentés, cela est très rare et mérite d'être signalé.

Aussi combien ces mendiants assermentés de la cathédrale sont-ils supérieurs à leurs collègues de la rue ! Couchés sous les porches, allongés sur les escaliers, embusqués dans l'ombre

des colonnes, on les prendrait pour des statues sculptées avec un art merveilleux par Alonzo Cano ou Berruguete. Il n'y a pas à dire quand on croit avoir découvert le plus loqueteux des loqueteux, il en arrive un autre encore plus magnifiquement grand Coërse, roi des taupins, empereur des truands de la cour des miracles !

En route, un Espagnol nous avait dit non sans orgueil : « Les plus beaux mendiants de l'Espagne sont à Burgos ! »

Il avait bien raison ! Les costumes de ces pulgadores sont tellement admirables qu'ils ne sauraient être l'œuvre du hasard et du temps. *L'autre* racontait qu'il avait connu jadis un individu qui s'intitulait *tailleur pour singes* parce qu'il fournissait les quadrumanes, ornement des orgues de Barbarie ; le nombre des tailleurs est tel à Burgos qu'il y a lieu de supposer que plusieurs de ces artistes éminents exercent la profession de *tailleurs pour mendiants*.

S'il avait été possible d'approcher le vieux Mariano, l'un des princes de ces truands, sans se faire dévorer par les insectes de sa suite, on eût probablement constaté que son manteau était signé, car c'est, nous le jurons, une œuvre d'art de premier ordre qui, — placée sous verre bien entendu, — pourrait figurer avec avantage dans un musée.

Trois choses dominant à Burgos, les Pulgadores, la cathédrale et les ânes. La cathédrale nous la verrons ; des Pulgadores nous venons de parler sans épuiser notre admiration.

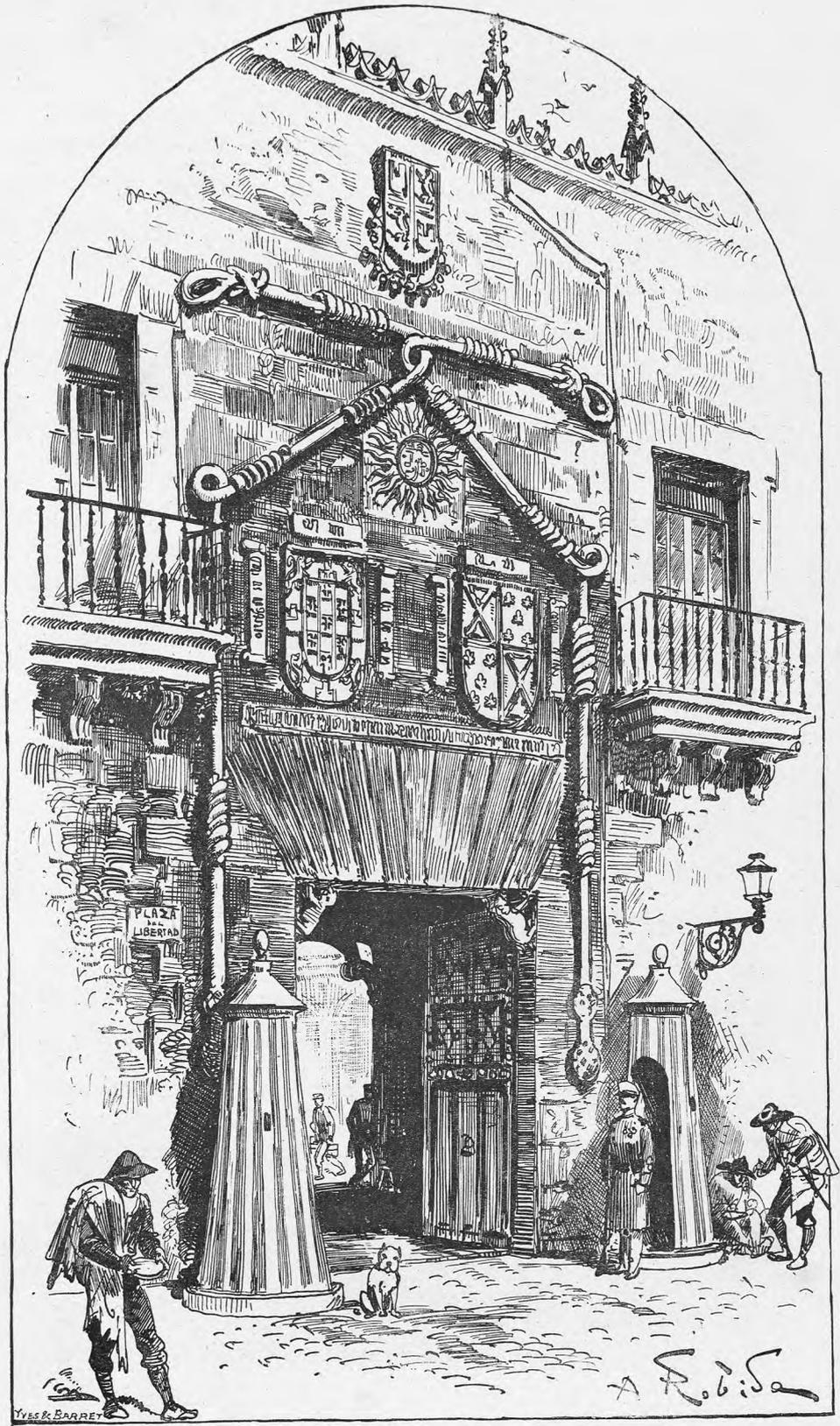
Qu'ils sont donc superbes ! Cependant un scrupule nous revient : nous avons oublié de semer notre description de points d'exclamation bien mérités. Que les personnes qui n'ont pas

encore vu Burgos et ses Pulgadores se rassurent; l'institution, bien que sur la pente de la décadence, ne périra pas de sitôt; notre siècle désenchanteur ne les emportera pas, comme tant d'autres belles choses; car nous avons vu les générations nouvelles, les Pulgadores de l'avenir, se préparer par de sérieuses études, à entrer dans la carrière lorsque leurs pères n'y seront plus.

Quant aux sympathiques ânes de Burgos, ils sont aussi nombreux que les Pulgadores. — Et gentils, et sages, et convenables avec les étrangers! Il y en avait partout, sur les places, dans toutes les rues et jusque dans les maisons, les uns grands et maigres, les autres gros et gras, beaucoup de tout petits qui n'en portaient pas moins leur homme et leurs deux sacs de blé. — Il est vrai que leur bonne conduite est récompensée par des distinctions honorifiques dont ils sont très fiers, c'est-à-dire par des pompons et des sonnettes qui les posent considérablement aux yeux des peintres.

Dans certaines rues, les ânes de la campagne et leurs patrons se faisaient fraternellement barbifier côte à côte. L'homme s'était livré au rasoir du peluquero pendant que sur le pas de la porte l'âne passait entre les mains du tondeur, véritable artiste qui dessine avec des réserves de poils, de capricieuses arabesques sur le dos de la bête.

Tous les ânes de Burgos furent charmants pour nous, un seul excepté que nous rencontrâmes vers le soir dans une rue déserte et très étroite; il marcha longtemps devant nous sans consentir jamais à nous laisser passer, ce qui, en notre qualité d'étrangers, nous était bien dû pourtant.



Porte de la Casa del Cordon.



Nous eûmes un instant d'alarme, craignant pour nos poches d'avoir affaire à un âne de grand chemin ; mais nous vîmes à la fin qu'il n'avait aucune mauvaise intention et que c'était seulement la morgue espagnole qui l'empêchait de nous céder le pas.

Cette vieille cité de Burgos possède une imposante entrée. La gare étant hors de la ville dans le faubourg de Véga, on arrive par de belles promenades jusque sur les bords de l'Arlanzon, rivière plus large que connue, coupée de bancs de sable sur lesquels se sont installées de nombreuses blanchisseuses à jupons rouges qu'accompagnent naturellement les soldats également nombreux qui leur font la cour.

Burgos est de l'autre côté ; sur la rive s'étend une suite ininterrompue de maisons peintes de couleurs claires, piquées de toiles blanches aux fenêtres, égayées par de la verdure aux balcons ou par des coups de soleil sur les vitres des miradors ; Burgos gai, cela semble étrange, mais la masse sombre de la grande cathédrale gothique s'élevant au-dessus des toits vient donner un peu d'austérité au tableau. La cathédrale comme un colossal hérisson de pierre, dresse des centaines d'aiguilles dans le ciel ; de grosses tours, énormes, massives et pourtant aériennes, s'élançant d'un vigoureux jet au-dessus du portail et du transept, et tout l'immense édifice déchiqueté de mille sculptures se détache en noir sur des collines grises, pelées et surmontées de fortifications qui dominent la ville.

Au bout du vieux pont de l'Arlanzon, l'entrée de la ville est gardée par une porte du plus bel effet ; c'est un arc de triomphe, mais un arc de triomphe pratiqué dans un petit donjon féodal

flanqué de tours et coiffé de tourelles à créneaux; l'ensemble est très ornementé; au-dessus de la voûte basse et sombre de la porte se dessine une façade triomphale dans le style de la Renaissance, couronnée d'une balustrade et encadrant de ses colonnettes six niches occupées par six belles statues, parmi



Un vieux berger.

lesquelles celles de Fernan Gonzalo, fondateur du comté de Castille, du Cid et de Charles-Quint.

Cette porte, élevée en l'honneur de Charles-Quint, s'appelle l'arco de Santa Maria.

L'après-midi était fortement avancée quand nous passâmes sous la porte Santa Maria; néanmoins après avoir fait connaissance avec notre hôtellerie, légèrement posadesque et empreinte d'une certaine couleur, nous courûmes aussitôt vers la cathédrale, centre d'opérations des aimables pulgadores.

Il était bien tard, la nuit envahissait déjà l'église, voir devenait

impossible, mais on pouvait deviner. Quelles immensités sombres, quels abîmes de noir ouverts sur les bas-côtés ! Tout était mystérieux et vague, les hautes colonnes éclairées par endroits de taches blafardes perdaient leur sommet dans la nuit, les chapelles étaient des gouffres peuplés de figures imposantes, couchées ou agenouillées, enfin les hautes grilles de fer du chœur semblaient barrer un antre formidable au fond duquel flamboyaient quelques lueurs de vitraux.



Dans le Faubourg.

Les milliers de figures entrevues ou devinées au pied des colonnes, au fond des chapelles sont des statues priant dans l'ombre, sauf quelques-unes, mendiants endormis ou dévotes attardées au pied d'un autel, qui ne troublaient aucunement le silence absolu et solennel de la nef.

Ce soir-là pour revenir un peu au monde des vivants, nous nous enfonçâmes dans les petites rues autour de l'église. Nous étions bien tombés ; derrière la cathédrale commence le faubourg des gitanos, un quartier peu recommandable, aux rues escar-

pées, aux cahutes de pierres sèches, aux maisons tombant en décrépitude, habitées par une population délicieuse comme pittoresque et laisser-aller, mais assez désagréable à fréquenter le soir.

Ce faubourg délabré nous conduisit à la colline du vieux château, pelée et poussiéreuse, jusqu'au pied de remparts ruinés qui montent en ligne vers la citadelle. Ces vieilles fortifications, coupées de distance en distance par des tours carrées à demi écroulées, ces murailles ébréchées, doivent dater de Fernan Gonzalo et des temps où Burgos, sentinelle avancée des royaumes chrétiens du nord-ouest, soutenait contre les Maures des luttes formidables et voyait se former autour de ses murailles la Castille, territoire de défense couvert de castillos, forteresses ou châteaux qui lui donnèrent son nom.

En bas, à l'extrémité de la ligne de tours, s'ouvre une vieille porte à l'arc purement arabe, premier échantillon de toutes celles que nous devions voir.

Faire un petit croquis de la colline n'était pas facile, les aimables gitanos s'amusant à nous jeter des cailloux. La chose fut plus commode le lendemain quand nous revînmes en plein soleil ; ces messieurs dormaient dans les coins à l'ombre, il n'y avait d'éveillé dans tout le quartier que les femmes et les chiens. Ces femmes, jeunes ou vieilles, également échevelées, assises en rond par terre, causaient d'une manière furibonde, et les chiens vaguaient à leurs occupations ordinaires, qui sont de chercher lamentablement derrière tous les tas de pierres, des os à ronger pour se nourrir autrement qu'en imagination et, entre deux os, d'aboyer après les étrangers non déloquetés. Sur la

colline des ânes broutaient solitairement et l'on n'apercevait hors des murailles que des muletiers en route ou buvant dans des posadas peu engageantes avec les mulets à la porte. Et toujours au loin les cimes de la Sierra, tachées de neige.

La première visite du lendemain fut pour la cathédrale. Quel écrasement dès les premiers pas dans l'abîme entrevu la veille ! Immense, stupéfiante, elle surpasse tout ce que l'imagination peut concevoir, c'est l'église d'un autre monde, plus grand, plus beau, plus fort que le nôtre, une cathédrale bâtie par des génies pour des géants. Chaque chapelle est une église du gothique le plus fleuri qui soit au monde, occupée par une armée de statues debout ou couchées sur des tombeaux ou dans de grandes niches ourlées d'une dentelle de pierre invraisemblable.

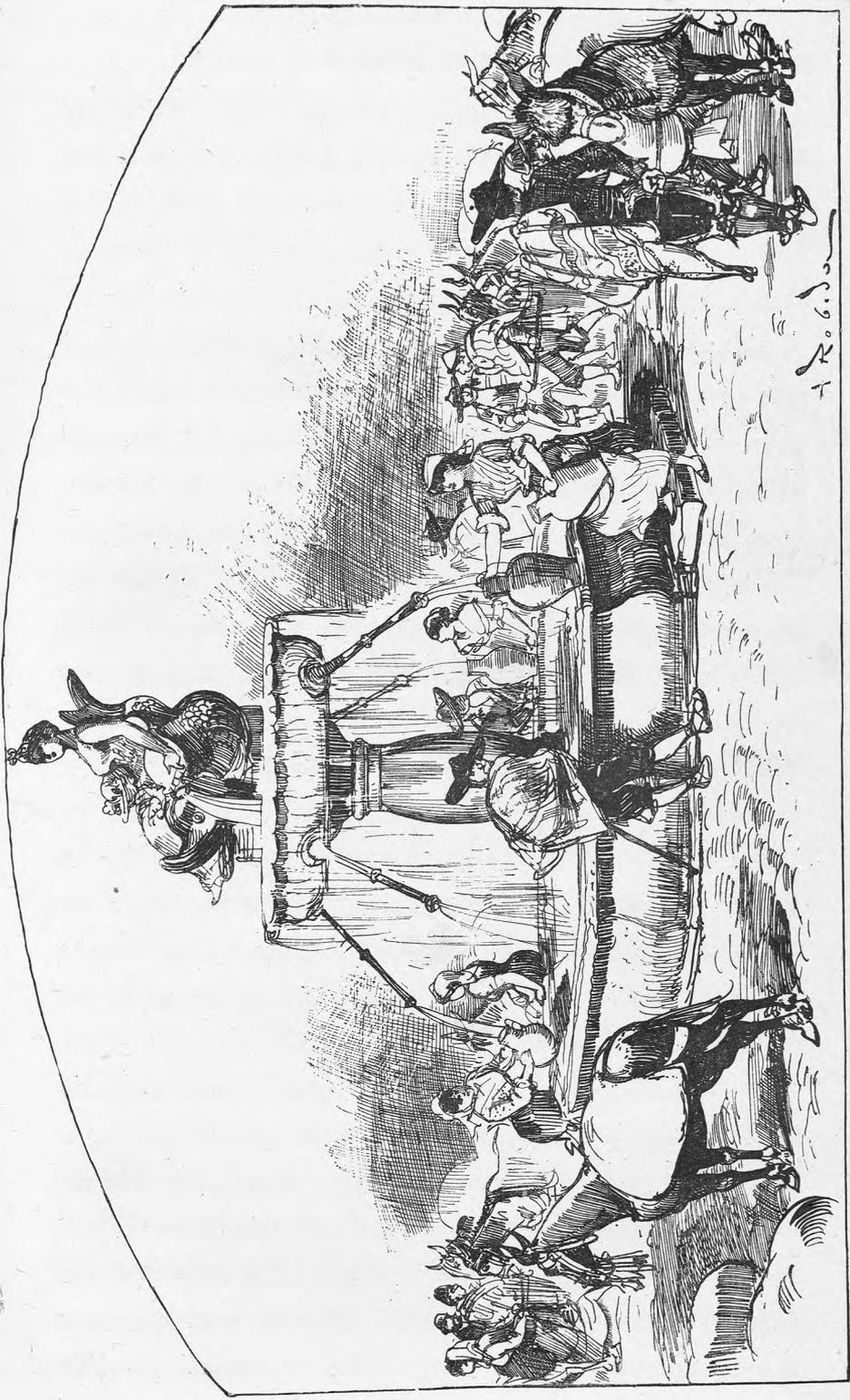
Les splendeurs incomparables de la cathédrale de Burgos, vues d'ensemble, ne sauraient être décrites, il faudrait les chanter : tout ce que l'on peut faire, c'est une énumération des principales beautés, restées dans l'œil et dans la mémoire, des merveilles amoncelées partout. Les piliers, supportant les voûtes du dôme, sont gros comme des tours et sculptés aussi délicatement que des ivoires ; au milieu de la nef principale, entourée d'une colossale grille de fer et garnie de petites chaires à prêcher en cuivre suspendues aux colonnes comme des cassolettes, se trouve le chœur avec sa garniture de stalles de chanoines, couvertes de sculptures fabuleusement touffues qui demanderaient à elles seules une journée pour être examinées dans tous leurs détails, sérieux ou fantaisistes, religieux ou bouffons.

Autour du chœur se déroule une grande passion sculptée par Philippe de Bourgogne, qui travailla longtemps à la cathédrale avec d'autres artistes bourguignons, ainsi qu'on peut le voir surtout dans les chapelles, dont le style rappelle beaucoup l'église de Brou en Bourgogne.

Chaque chapelle est à examiner détail par détail, on va de l'une à l'autre, d'étonnements en étonnements; il y a la chapelle de Santa Anna, la chapelle de Santiago, la chapelle de San Enrique, les chapelles de la Visitation, de la Présentation, de Santa Técla, etc.; mais il n'en est pas deux qui se ressemblent, dans toutes s'élèvent de merveilleux retables d'autel, des statues, des tombeaux admirables. La capilla de Santa Técla, à gauche de l'entrée, fait exception, c'est encore une merveille, mais une merveille de mauvais goût du dix-huitième siècle, une chapelle rose comme un boudoir, ornée d'un autel tout en or.

Son pendant de l'autre côté est moins aimable, c'est une sombre et petite chapelle dont le principal ornement est au fond d'un autel vitré, un terrible Christ fait d'une peau humaine rembourrée, objet sans doute d'une dévotion particulière, car une foule de fidèles sont en prières à l'entrée.

La plus belle de toutes ces chapelles est la capilla del Condestable, séparée de l'église par une splendide grille de fer; cette chapelle est du quinzième siècle, elle est occupée par les sépultures de la famille du connétable de Castille, don Pedro Hernandez de Velasco. Au milieu s'élèvent deux tombeaux fouillés et fleuris sur lesquels sont couchées les statues du connétable et de sa femme, dona Mencia de Mendoza; sur les murailles se déta-



Burgos. — Un jour de marché.



chent des blasons gigantesques soutenus par des figures de chevaliers et de dames et s'ouvrent de grandes niches sculptées occupées par d'autres statues couchées.

Des chants résonnaient au fond de la cathédrale dans une chapelle obscure, pleine d'une foule confuse où l'œil distinguait à peine les hommes d'avec les statues. C'était un enterrement. Rien de plus dramatique : tout en haut la rosace, bouchée par une grande draperie rouge, donne une touche de lumière sanglante, auprès de laquelle les lueurs des cierges semblent des étincelles blafardes ; dans le fond s'étendent des obscurités fourmillantes de sculptures.

L'assistance est à genoux sur les dalles, tout le monde tenant un gros cierge à poignée. De loin en loin, de l'ombre des colonnes, surgit une main qui demande l'aumône avec la rigidité de la pierre.

En quittant la cathédrale, fatigués, harassés par une admiration continue, voici encore qu'une autre série de merveilles nous sollicite. Il faut du courage pour tout remettre à d'autres visites, et nous nous arrachons à la contemplation d'un splendide escalier à rampe sculptée, sur laquelle s'allongent des chimères crochues.

Et nous n'avons pas vu le Cofre del Cid. Fatal oubli ; c'est dans la salle du Chapitre, à côté des tombeaux illustres, que se conserve pieusement la fameuse malle du héros ; qui sait si ce n'est point de là que vient la tradition par laquelle les emballeurs fabriquent tous des cercueils. La légende rapporte que le Cid manquant d'argent entassa des pierres et de la ferraille dans cette caisse et dans plusieurs autres, et, les disant pleines

de son argenterie, les donna en gage contre une forte somme à des juifs beaucoup plus confiants que nos modernes monts-de-piété. En dépit de la vénération, que chacun doit professer pour le grand capitaine, il nous sembla que ce procédé, que les gens du onzième siècle pouvaient appeler une bonne farce, serait dans notre siècle, qui a perdu la notion du respect, tout autrement qualifié, et que c'est au greffe du tribunal de commerce et non dans des cathédrales, que de nos jours on recueillerait ce fameux coffre.

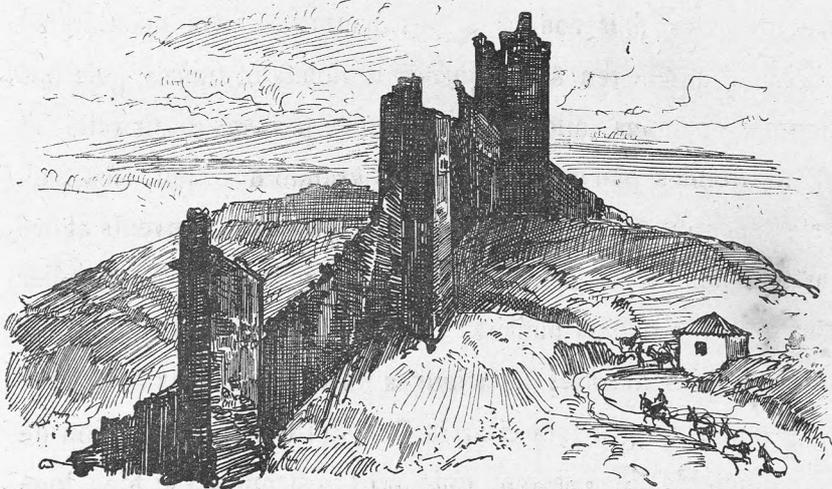
L'extérieur de la cathédrale est aussi remarquable que l'intérieur en est imposant. Cette merveille de Burgos n'est heureusement pas isolée comme nos pauvres églises trop restaurées, qui bien grattées, bien nettoyées, semblent servies sur un plateau pour la plus grande joie des municipalités éprises de la ligne droite, et qui perdent tant à n'avoir plus la ceinture de bicoques accroupies à leur ombre.

La cathédrale de Burgos est dans une situation très accidentée, enfermée dans un fouillis désordonné de maisons qu'elle domine de toute sa taille majestueuse. Sur une petite place à mi-côte s'ouvre le grand portail flanqué de deux tours robustes ressemblant assez à celles de Notre-Dame de Paris, mais plus ouvragées et surmontées de pyramides tout à fait à jour, découpées de rosaces légères ouvertes les unes au-dessus des autres.

Plus loin, au centre des bras de la croix formée par l'église, s'élève une tour un peu plus basse, non couronnée d'un clocher pyramidal, mais couverte de sculptures, percée de fenêtres d'un style plus fleuri et terminée par une galerie de fines aiguilles.

Sur le côté droit, les maisons se pressent et s'accrochent à la cathédrale elle-même; il y a toute une rue formée de petites boutiques adossées à l'église et ouvertes chacune dans un très large arc ogival.

Un grand escalier, donnant sur cette rue, monte entre les maisons au portail de la Pellegria. C'est un tableau tout fait, très pittoresque et très coloré avec des premiers plans à la



Les vieux murs de Burgos.

Callot, car sur toutes les marches de l'escalier sont étagés, formant la haie, des groupes de mendiants à manteaux fantastiques; quand on monte à l'église par ce chemin, on a l'air d'un général qui passe une revue, — d'une armée en bien mauvaise tenue, il est vrai.

La chapelle du connétable, si belle et si fleurie à l'intérieur, est d'un grand caractère aussi au dehors. Les murailles sont couvertes de sculptures: petites fenêtres délicatement travaillées,

statues dans des niches, grands lions héraldiques, encadrements de broderie de pierre, remplis par de grands écussons que soutiennent des hommes d'armes.

En tournant autour de la cathédrale, nous eûmes la bonne fortune de rencontrer la procession des Rogations. A toutes les fenêtres des maisons flottaient des draperies de toutes les couleurs, des espèces de couvre-lits à franges et à broderies ; le cortège, assez restreint, était joli ; en tête marchaient les prêtres avec les dais rouges et les bannières, des massiers en costume du moyen âge, pourpoints violets et fraises, puis des femmes en longs voiles noirs, quelques paysans du marché, et les inévitables pauvres, gens d'une grande dévotion, très carlistes en politique et qui regrettent le temps des couvents et des distributions de soupes, temps heureux où l'on n'avait à mendier que pour ses menus plaisirs.

Les vieilles maisons patriciennes ne sont pas rares à Burgos ; au premier rang il faut citer la Casa del Cordon, la maison de ce connétable de Velasco, qui, mort, est encore si bien logé dans la splendide chapelle de la cathédrale.

La Casa del Cordon, située au centre de la ville, est un palais fortifié du quinzième siècle, défendu par de hautes tours aux créneaux fantastiques figurant des lions et autres animaux. Tout ce que l'on peut voir est une très belle cour à arcades ; on ne peut visiter les appartements et les tours, car le palais est maintenant une caserne et renferme les bureaux de l'administration militaire.

Le nom de Casa del Cordon lui vient d'un immense cordon d'un ordre de chevalerie sculpté dans la muraille, et formant

au-dessus de la grande porte, un fronton triangulaire rempli par des armoiries et par des inscriptions gothiques. Ces ornements, complétés par deux guérites rondes à raies blanches et bleues avec un factionnaire devant, donnent à la vieille porte un aspect bien caractéristique.

L'un de nous la dessinait pendant que l'autre s'en allait paresseusement regarder passer les ânes et les paysans sur le pont. Le croquis fut une œuvre héroïque accomplie avec quelques mendiants sur le dos dont le plus encombrant et le plus bavard était un certain gaillard à manteau superlativement troué ; pris sans doute d'un goût subit pour les beaux-arts, il nous avait voué une amitié particulière et nous offrait de nous accompagner partout pour nous porter notre album. Heureusement une écuelle de soupe apportée par la Providence sous les traits d'un guerrier de la caserne nous permit de rentrer en possession de notre parasol qu'il tenait déjà, et de nous esquiver sans lui.

A ce moment, *l'autre* revenait d'une petite promenade d'exploration ; il avait vu le marché au charbon et il en rapportait l'impression suivante :

Des encombrements d'ânes chargés d'une façon bizarre, les uns ayant, pendus à leurs bâts, d'immenses filets de sparterie gonflés de ramures carbonisées, les autres, ayant à droite et à gauche des sortes de crochets, à la façon des crochets de portefaix, remplis de la même marchandise. Les fardeaux étaient de chaque côté presque aussi volumineux que les ânes eux-mêmes, les reins des pauvres bêtes plient, sous un poids qui peut être le double du leur. Derrière chaque bête un paysan